

BERNARD RIDEAU

## *L'énigme Giscard*

Il est à peine drôle de découvrir les multiples explications de la défaite de Valéry Giscard d'Estaing du 10 mai 1981, avancées avec les certitudes du savant Cosinus. Des sondeurs décrivent, à l'aide de leurs courbes, la rapide agonie du Président sortant, précipité dans le vide du haut de ses 60 % d'intentions de vote enregistrées à son crédit à l'automne 1980 jusqu'au « pitoyable » 48,24 % des suffrages exprimés obtenus au second tour. Par ailleurs, des publicitaires émus vantent les charmes séducteurs de leurs slogans qui auraient rallié à la candidature de François Mitterrand des millions de voix, oubliant que la meilleure propagande est toujours, *a posteriori*, celle du candidat qui gagne. Il est même un des dirigeants de l'UDF osant déclarer à la presse qu'il avait « scientifiquement » prévu la chute de son idole dès février : il a oublié de le dire en temps utile...

C'est oublier qu'à la veille du scrutin les observateurs sensés répugnaient à formuler un pronostic, gardant en mémoire la surprise des élections législatives des 12 et 19 mars 1978, qui vit l'union de la gauche, favorite des sondages, enfoncée par une majorité moribonde quelques mois auparavant : un quotidien du soir évoquait, sans complexe, dans son édition du 9 mai, la probabilité qu'une petite poignée de votes ferait la différence et que, peut-être, la connaissance des résultats de quelques territoires de l'océan Pacifique consacrerait l'ultime différence.

Aussi, il est facile, mais pas correct, de prétendre aujourd'hui que Giscard ne pouvait qu'être battu par François Mitterrand, tant la chose était inscrite dans l'incoercible. Après l'examen rude des données de l'élection présidentielle et l'exploration des facteurs anté-

rieurs et postérieurs au verdict du 10 mai, il semble que l'on puisse avancer l'hypothèse suivante : Giscard était à même de gagner « mécaniquement » cette élection, mais que, pour des raisons « structurelles », il aurait eu du mal à conserver le pouvoir.

#### LES ERREURS MÉCANIQUES

Ces erreurs sont en apparence nombreuses et variées. Cependant, étaient-elles évitables ?

#### *Giscard pouvait-il se présenter comme le candidat du changement ?*

Non, dans la mesure où le bilan du septennat était âprement discuté. Ses neuf concurrents n'avaient cessé de vilipender une œuvre présentée comme médiocre et au-dessous des espérances les plus légitimes. Faute d'un satisfecit large dans l'opinion, le candidat aurait pris un risque majeur en prétendant, comme Jimmy Carter le fit en catastrophe, quelques mois plus tôt dans son combat contre Ronald Reagan, « qu'il avait commis des fautes, mais que, la prochaine fois, il ferait mieux ». D'autant plus que Giscard n'éprouvait aucune raison de regretter la politique appliquée au cours des dernières années et que, au contraire, il entendait, réélu, en conserver les principaux axes. Un autre élément l'a conforté dans cette attitude : les études d'opinion réalisées partout dans le pays, pour l'état-major giscardien comme pour les équipes des autres candidats, convergèrent vers le même constat : les Français aspiraient plus à un changement de têtes qu'à un changement radical de leur environnement social. Marchais comme Mitterrand ont développé une argumentation située au pôle conservateur de leur dialectique et de leur idéologie, tamisant leurs élans « révolutionnaires » pour favoriser les thèmes « petits-bourgeois ».

#### *Giscard pouvait-il promouvoir une campagne « de rêve » ?*

Son régime ne faisait plus rêver. Rivé aux réalités d'une époque difficile jusqu'à être traumatisante, le tandem Giscard-Barre, gestionnaire d'une crise incontrôlable et inépuisable, était prisonnier d'un modèle de comportement doctoral et rigoureux, face à l'adversité. Une campagne de promesses sectorielles, saupoudrant les bienfaits d'une politique différente, n'était pas envisageable par le Président sortant, sans répudier ses convictions et décider sciemment d'abuser

le peuple. Giscard pouvait promettre ce que Mitterrand a promis : il s'y est refusé. Observant, jour après jour, l'évolution d'une opinion publique se réfugiant dans l'irréalisme et l'imaginaire (cf., par exemple, les mouvances autour de l'attentat de la rue Copernic, déterminantes dans le divorce pouvoir-opinion et les effluves du phénomène Coluche), il s'est imposé une mission d'essence anti-électorale : ramener les Français à la raison. Le corps électoral raisonné et raisonnable, il redevenait le « meilleur » dans tous les domaines *the best for the job*. De là, une stratégie de campagne considérée par des commentateurs trop pressés comme « plate et sans racine ».

*Giscard pouvait-il éviter les retombées des « scandales » ?*

Par scandales, il faut entendre, pêle-mêle, l'affaire des diamants, les abus familiaux, le suicide de Robert Boulin, l'assassinat de Joseph Fontanet, etc. Une légende, pas si innocente que cela, règne encore sur leur impact. Les Français, contrairement à ce que l'on avance, ne sont pas tombés dans le panneau. Dès avril 1978, après le succès de la majorité chiraquo-giscardienne aux élections législatives, le Chef de l'Etat réunissait ses collaborateurs et les invitait à la plus grande prudence : le temps des attaques personnelles était venu, dit-il en substance. Il ne s'était pas trompé. Il appartient à l'ex-Président de faire justice de ces accusations infamantes, consacrées malheureusement comme forme de débat politique en France. Néanmoins, aucun sondage n'a pu prouver les dégâts provoqués par ces affaires dans l'opinion : au contraire, plusieurs mois après le départ de Giscard de l'Elysée, des études conduites par des instituts et publiées par des organes de presse peu suspects de compassion, ont indiqué que l'ancien Chef de l'Etat apparaissait aussi « honnête » et aussi « sincère » que son successeur, pourtant porté par l'état de grâce... Cependant, il n'est pas impossible que l'amalgame ait joué : altération de l'image d'un personnage « capable de contenir l'insurmontable » en le ramenant aux faiblesses du commun des mortels. Une part du charisme présidentiel a pu se dissoudre par suite de ces admonestations savamment administrées par les maîtres queux de l'opposition.

*Giscard pouvait-il circonvenir François Mitterrand ?*

Tous les visiteurs se succédant dans le cabinet présidentiel n'avaient à la bouche que ce conseil léthargique : « Restez le Président que vous êtes et vous gagnerez, car Mitterrand est mauvais. » Or,

François Mitterrand ne fut pas mauvais. Ce « Jules Berry de la politique », comme le stigmatise un des proches de Giscard, allait louvoyer au plus près, à la manière de Louis Jovet. Le premier secrétaire du Paris socialiste, formation qui jouit d'une formidable sympathie auprès du public depuis des années, accumula prudence et opportunité. Prudence, dans le sens où, personnalité usée, il se montra le moins possible. Opportunité, dans la mesure où, à l'image du politicien archaïque, il sut substituer celle du personnage de séduction. Le face à face télévisé du 5 mai, sur lequel le Président sortant avait tout tablé pour confondre son adversaire, se révéla un marché de dupe : la vedette en fut François Mitterrand, car c'est lui, ce soir-là, que l'on regarda avec l'idée récurrente dans l'esprit du téléspectateur : « Et pourquoi pas lui ? » Reagan, à la fin d'octobre 1980, connut la même félicité face à un Carter, banal, qui de plus l'avait trop démolé auparavant. La surprise fut que Reagan apparut moins mauvais que son concurrent ne le disait : un vote de rejet de Carter se métamorphosa en un soir en vote d'adhésion à Reagan, et « négatif » devint ainsi « positif ».

*Giscard pouvait-il adopter un autre mode de communication ?*

« Un homme est un homme », devait lancer La Palisse à la cantonade. Un Chef d'Etat est constitué de fibres identiques à celles des autres humains. A quel point Valéry Giscard d'Estaing, blessé dans son jardin intérieur, n'a-t-il pas décidé d'affronter l'impossible en conduisant une campagne personnalisée jusqu'à la provocation, aux côtés de Madame et des enfants, pour confondre ses détracteurs qui avaient souillé ce territoire personnel ? Raymond Aron a diagnostiqué de lui une carence qui a fait mouche : « Giscard ne sait pas que l'Histoire est tragique. » Si cela était, les hommes seraient restés singes et les nations se seraient effondrées depuis belle lurette. En revanche, la destinée des hommes d'Etat, elle, est tragique : Euripide, Shakespeare et Racine avaient raison.

Gardons en mémoire le général de Gaulle appuyé sur sa canne dans les landes irlandaises, Pompidou abattu sur son lit de douleur, Giscard rongé par les doutes dans les derniers jours de sa campagne. Et pensons à François Mitterrand demain.

*En définitive*, si l'on décompte les votes massifs pour la gauche de plus d'un million de jeunes âgés de 18 à 21 ans, les effets distordants du renouvellement du corps électoral à hauteur de 8 millions de citoyens, les défections dans les fidélités des rapatriés et des Israélites et les impasses des sympathisants chiraquiens, etc., Giscard

pouvait trouver l'appoint des 1 066 811 voix qui lui manqua le 10 mai 1981. Il serait, alors, resté en poste à l'Élysée. Toutefois, une question surgit : une campagne « différente », c'est-à-dire mieux adaptée à la logomachie électorale, mais rompant avec la sémiologie giscardienne acquise, n'aurait-elle pas engendré un échec plus cuisant, comparable à celui que la majorité parlementaire fut incapable d'éviter quelques semaines plus tard ?

#### LES MUTATIONS STRUCTURELLES

L'issue de la campagne électorale présidentielle a, en effet, trouvé son révélateur dans la conclusion des législatives de juin 1981 : une formidable montée en puissance du ras-le-bol et des désirs de changement de politique et des visages, inscrits dans des méandres de la psychosociologie collective. Si l'élection présidentielle était intervenue un an plus tôt, même au prix d'une démission artificielle, Giscard pouvait être réélu avec une confortable avance.

Ces deux observations incitent à replacer la défaite du Président sortant dans un contexte plus large, pour en approcher la réelle signification.

#### *Giscard pouvait-il convaincre les Français ?*

En de multiples occasions, l'Élysée a sommé les officines ministérielles de se plier à un langage plus souple et plus humain. Au-devant de la scène, l'équipe de Matignon. Mais le langage peut-il longtemps masquer les intentions ? Raymond Barre fut entouré d'hommes parmi les plus remarquables. Fallait-il faire des concessions « démagogiques » à un corps social malade, malade des différents chocs pétroliers qui ont chamboulé le monde, du plus prolifique au plus démuné ? Gouverner, c'est agir. Le pouvoir a agi trop froidement. Or, dans la tempête, l'équipage s'est révolté, les mains brisées par le saut sauvage des cordages. Sait-on quand l'élection présidentielle a probablement commencé à être perdue par Giscard ? Non pas lors de la guerre des affiches et des slogans, de l'affrontement de la rue de Marignan et de la rue de Solférino : le jour où le conseil des ministres statuant sur l'avenir périliclitant de l'industrie sidérurgique, au cours de l'hiver piquant de 1979, la télévision installa ses caméras, découplant au scalpel des familles concernées par la crise où la femme déclarait, en direct et avec toute la simplicité de la détresse : « Qu'allons-nous devenir ? » Ce jour-là, le chômage revêtit ses oripeaux de l'angoisse.

### *Giscard pouvait-il changer les Français ?*

Cette question apparaîtrait saugrenue si elle sous-entendait que le Président sortant, prisonnier de ses thèmes, voire de son langage, difficiles à réagencer sans s'exposer à une rupture d'image, a été conduit à raccrocher son entreprise électorale de l'hiver 1981 à un objectif titanesque : changer les Français, au lieu de s'adapter à leurs attentes. En fait, ces attentes étaient floues, souvent contradictoires et, surtout, conditionnées par des facteurs psychologiques instables. Certes, la V<sup>e</sup> République a vécu plusieurs scènes de ménage entre gouvernants et gouvernés. Ni de Gaulle ni Pompidou n'ont été épargnés.

A cela s'ajoutent des transmutations du corps social qui ont remodelé l'espace démographique et socioprofessionnel (jeunes et personnes âgées plus nombreux, moins de commerçants et d'agriculteurs et plus de salariés), alors que l'amélioration du niveau de vie modifiait les comportements et les modes de pensée. Depuis plus de dix ans, l'analyse des flux socioculturels pouvait laisser prévoir l'avènement d'une alternance de nature social-démocrate en France, dont des signes tangibles furent apportés, entre autres, par les élections cantonales et municipales de 1976 et de 1977, ou dans les sondages par la popularité de Michel Rocard.

Pourtant, si l'élection présidentielle avait eu lieu entre avril 1978 et août 1980, il est vraisemblable que le Président sortant l'aurait emporté. Que s'est-il donc passé, après août, pour ouvrir le succès à François Mitterrand ? Une crise de confiance unique dans nos annales, celle de l'« automne noir » 1980, qui vit un pays emporté par le scepticisme verser dans la déprime et se réfugier dans une sorte d'imaginaire et de surréalisme. Le phénomène ne s'est pas développé en corrélation directe avec l'approche de l'élection présidentielle : tandis que la popularité de Giscard sombrait, les intentions de vote en sa faveur se maintinrent à un haut niveau. Ce n'est que bien après qu'une inversion de tendance fatale transparut, notamment à travers ce que nous appelons « les fonctions dérivées », comme par exemple l'évolution concomitante des pronostics sur l'élection et des souhaits sur son résultat : à partir de mars, sa campagne à peine entamée, les courbes de Giscard prirent le profil le plus défavorable, c'est-à-dire un pronostic fort avec des souhaits s'affaiblissant. Dès lors, les regards se tournèrent vers François Mitterrand. Sa victoire a transformé cette déprime en euphorie : c'est un renversement cyclothy-mique bien classique.

On a parlé de l'« état de grâce » du nouveau Président. Il y a, à mon sens, confusion : c'est l'opinion qui a connu cet état !

*Giscard pouvait-il conserver le pouvoir ?*

Il s'agit là d'une hypothèse d'école, mais elle mérite une halte : sans l'échéance électorale de mai 1981, que se serait-il passé ?

Comment cette crise de confiance aurait-elle été endiguée ? Était-elle surmontable ? Giscard, fraîchement réélu, la crise aurait été probablement reportée, mais elle se serait sans doute produite. On peut imaginer que le divorce entre le pouvoir et l'opinion, la dévitalisation du langage politique tenu par les dirigeants auraient provoqué une « déstabilisation » du régime plus ou moins violente. Mais la question reste entière : qui aurait récupéré les événements ? Cependant, cette observation quelque peu divinatoire doit soulever un problème : celui de la durée du mandat présidentiel. En mai 1979, soit cinq ans après sa prise de fonction, Giscard avait de grandes chances d'être réélu, ce qui l'aurait installé à l'Élysée jusqu'en 1984. Dix ans, c'est possible. Mais quatorze ans, n'est-ce pas trop assurément ? Surtout dans un monde où les démocraties féroces souffrant d'une crise, dont, il faut bien l'avouer, on connaît mal la signification planétaire et humaine, prennent l'habitude de sortir systématiquement les sortants.

Aujourd'hui, François Mitterrand et le Parti socialiste ont en main tous les leviers de commande. Ils résistent tant bien que mal, semble-t-il, à la tentation de croire que la France est socialiste. Elle ne l'est pas, même si elle éprouve de la sympathie pour les gens à la rose. Mais il serait encore plus dangereux de penser que l'opinion est fixée définitivement. Ses mutations se poursuivent et ses phases cyclothymiques s'enchaînent irrémédiablement. Après le rêve, reviendra l'éveil aux réalités. Or, le chômage continue de s'étendre et l'inflation de galoper : ces deux baromètres majeurs sont autant psychologiques qu'économiques. Vouloir changer la société pour rendre supportable l'insupportable, n'est-il pas un leurre redoutable ?

L'échec de Giscard doit soulever, de tous les côtés, des questions sur le devenir collectif et individuel. L'énigme reste opaque. Simple-ment, on peut dire que, depuis le 10 mai 1981, l'énigme Giscard est devenue aussi l'énigme Mitterrand.

Bernard RIDEAU. — **The enigma of Giscard.**

Can one argue today that the electoral defeat of Valéry Giscard d'Estaing of May 10, 1981, was inevitable? A deeper look into whether Giscard mechanically could have won the election, shows the profound structural changes which were against him, and in particular the psychological crisis of the autumn of 1980.

RÉSUMÉ. — *Peut-on prétendre, aujourd'hui, que la défaite électorale du 10 mai 1981 de Valéry Giscard d'Estaing était inscrite dans l'incoercible? A mieux y regarder, si « mécaniquement » Giscard pouvait remporter la victoire, des mutations « structurelles » profondes, dont la crise psychologique de l'automne 1980 fut le symptôme le plus saillant, jouaient contre lui.*